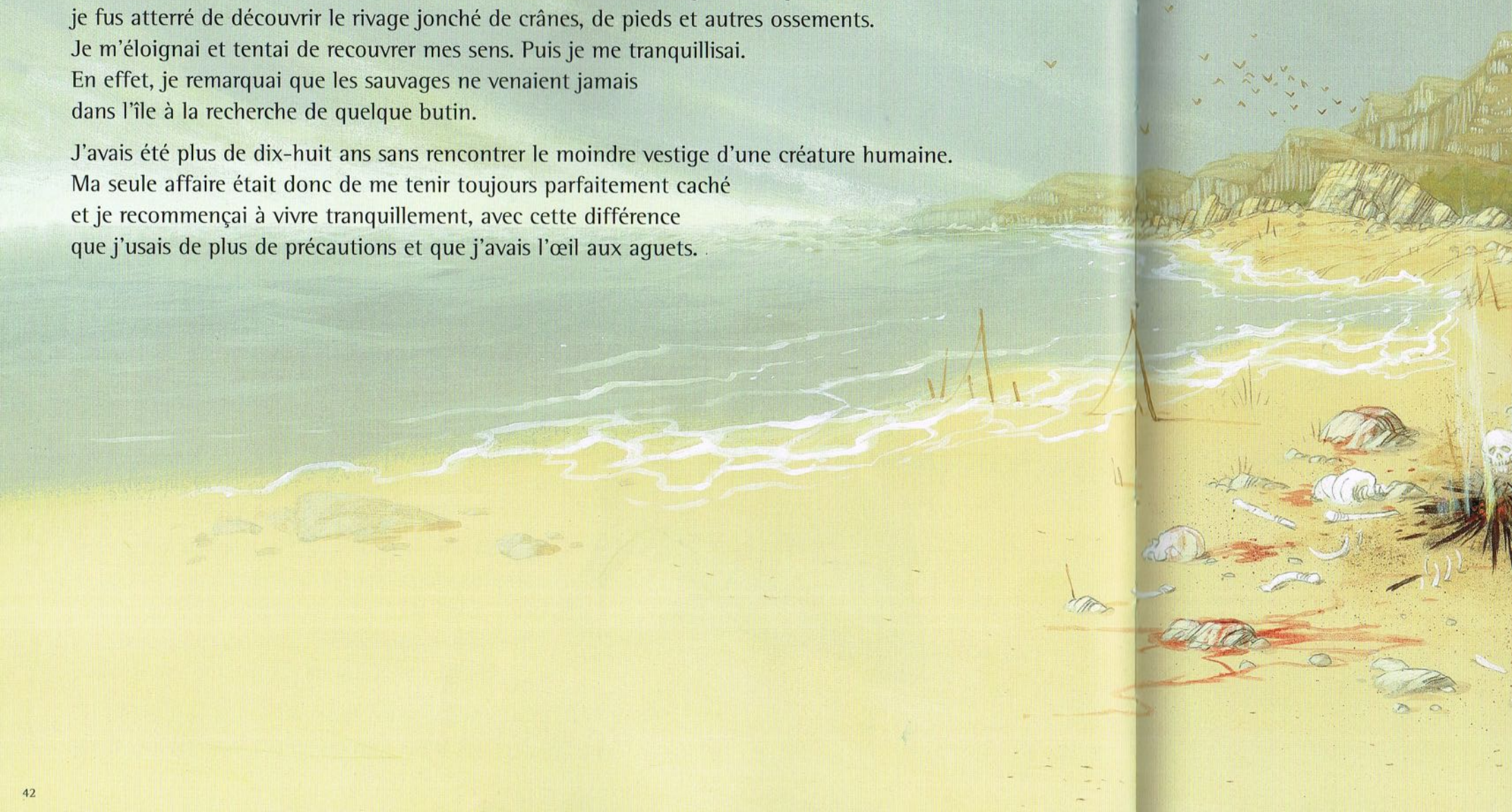


Un autre jour encore, je crus voir une embarcation qui voguait à une grande distance. Quand je fus arrivé en bas de la colline, à l'extrémité de l'île où je n'étais jamais allé, je fus atterré de découvrir le rivage jonché de crânes, de pieds et autres ossements. Je m'éloignai et tentai de recouvrer mes sens. Puis je me tranquillisai. En effet, je remarquai que les sauvages ne venaient jamais dans l'île à la recherche de quelque butin.

J'avais été plus de dix-huit ans sans rencontrer le moindre vestige d'une créature humaine. Ma seule affaire était donc de me tenir toujours parfaitement caché et je recommençai à vivre tranquillement, avec cette différence que j'usais de plus de précautions et que j'avais l'œil aux aguets.



Ce n'était qu'avec la plus grande inquiétude que je faisais du feu à cause de la fumée qui aurait pu me trahir et c'est pour cela que j'avais transporté la fabrication des objets qui demandaient l'emploi du feu dans les bois. C'est ainsi que je découvris à mon grand ravissement une espèce de cavité dont je fus curieux de voir l'intérieur.

Parvenu, non sans difficulté, à son embouchure, je trouvai qu'elle était assez spacieuse.

Sur le côté le plus profond, une ouverture très basse s'enfonçait plus avant.

J'empruntai ce défilé et aboutis sous une voûte d'environ vingt pieds de hauteur.

Je puis affirmer que, dans toute l'île, il n'y avait pas un spectacle plus magnifique à voir que les parois de cette caverne. Qu'y avait-il dans le roc ?

Étaient-ce des diamants ou d'autres pierreries, ou de l'or ? Je l'ignorais.

Je fus ravi de cette découverte et résolu de transporter, sans délai, dans cette retraite tout ce dont la conservation m'importait le plus, surtout ma poudre et toutes mes armes de réserve.



Je fus surpris un matin, en ne voyant pas moins de cinq canots
tous ensemble au rivage sur mon côté de l'île.

Les sauvages à qui ils appartenaient étaient déjà à terre
et tiraient sans ménagement deux des misérables pirogues.

J'en vis aussitôt tomber un, assommé.

Deux ou trois de ses meurtriers le dépecèrent pour leur cuisine
pendant que l'autre victime attendait qu'ils fussent prêts pour elle.

Soudain, ce pauvre malheureux s'élança
et se prit à courir avec une incroyable vitesse.

Je fus horriblement effrayé quand je le vis se diriger vers moi,
mais bientôt je recouvrai mes esprits lorsque je reconnus
qu'ils n'étaient que deux hommes à sa poursuite.

J'appelai le fuyard et lui fis signe de me rejoindre.

Puis je me précipitai sur le premier des poursuivants

et l'assommaï. Voyant le second armé d'un arc

et prêt à décocher une flèche contre moi,

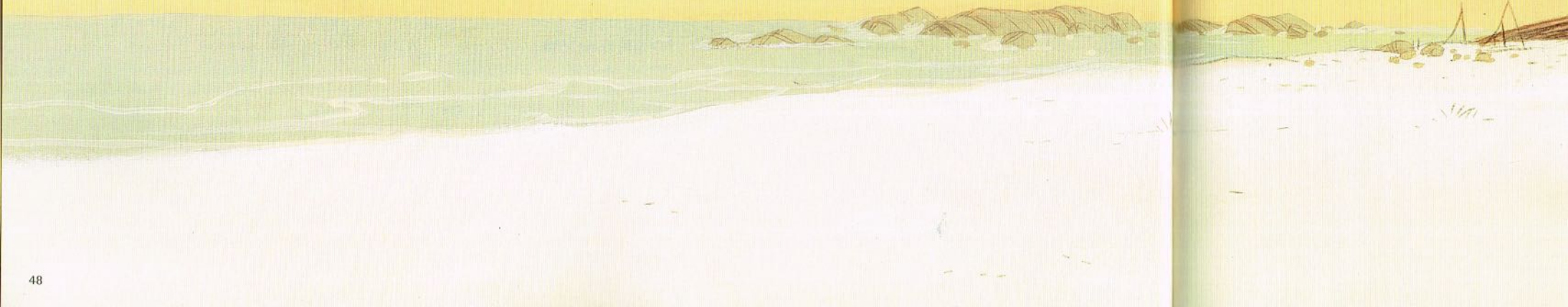
je le tuai d'un coup de mon fusil.



Le pauvre sauvage échappé avait fait halte.
Il était si épouvanté du feu et du bruit de mon arme,
qu'il demeura pétrifié, n'osant aller ni en avant ni en arrière.

Enfin il s'approcha de moi, s'agenouilla et mit mon pied sur sa tête :
ce fut, il me semble, un serment juré d'être à jamais mon esclave.
Sur ce, il me dit quelques mots, que je ne compris pas
mais qui me furent bien doux à entendre ;
car c'était le premier son de voix humaine
que j'eusse ouï depuis vingt-cinq ans.

Le sauvage que j'avais assommé commençait à se remettre.
Mon sauvage me demanda alors de lui prêter mon sabre.
Je le lui donnai et, d'un seul coup, il lui trancha la tête.
Puis je l'emmenai dans ma caverne.





Là, je lui offris du pain, une grappe de raisin et de l'eau,
dont je vis qu'il avait grand besoin.

C'était un beau garçon d'environ vingt-six ans.

Je commençai à lui parler et à lui apprendre à me parler.

D'abord, je lui fis savoir que son nom serait Vendredi,
car c'était le jour où je lui avais sauvé la vie.

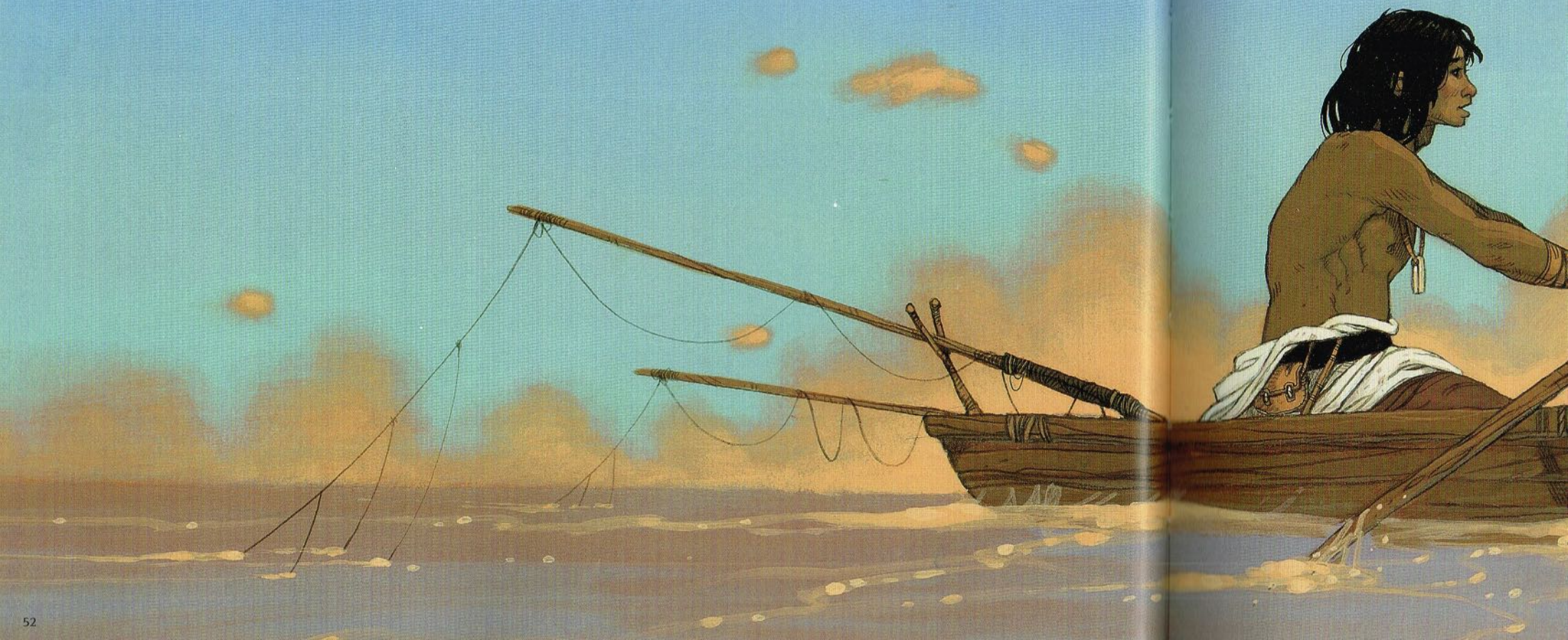
Je demurai là toute la nuit avec lui, mais dès que le jour parut,

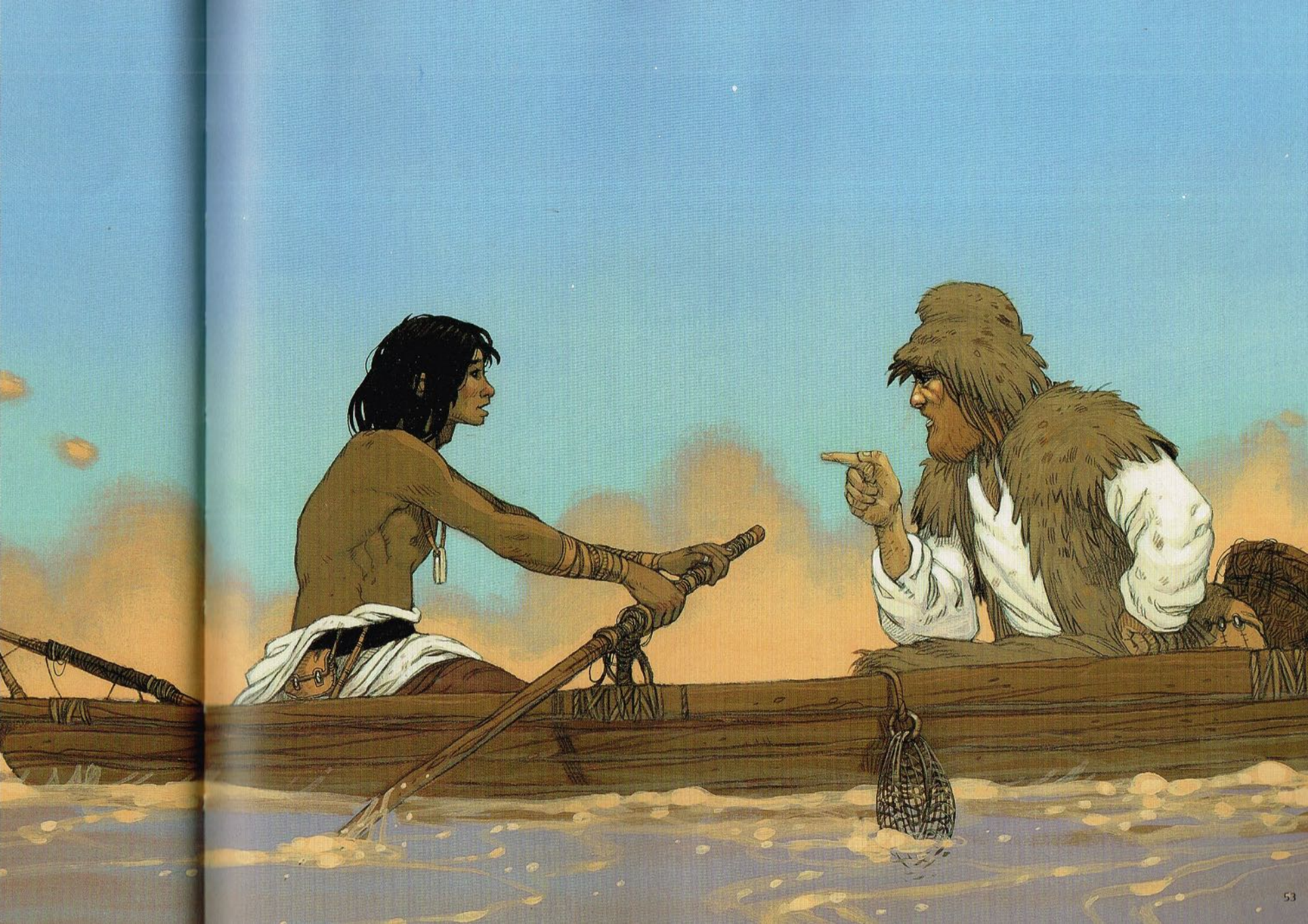
je lui fis comprendre qu'il fallait me suivre et que je lui donnerais des vêtements.

Je l'emmenai sur le sommet de la montagne pour voir si ses ennemis étaient partis.

Alors, nous nous en retournâmes à notre château.

Jamais homme n'eut serviteur plus sincère, plus aimant, plus fidèle que Vendredi.
Son attachement pour moi était celui d'un enfant pour son père.
Mes conversations avec Vendredi employaient si bien mes heures,
que je passai les trois années que nous vécûmes là ensemble, parfaitement heureux.

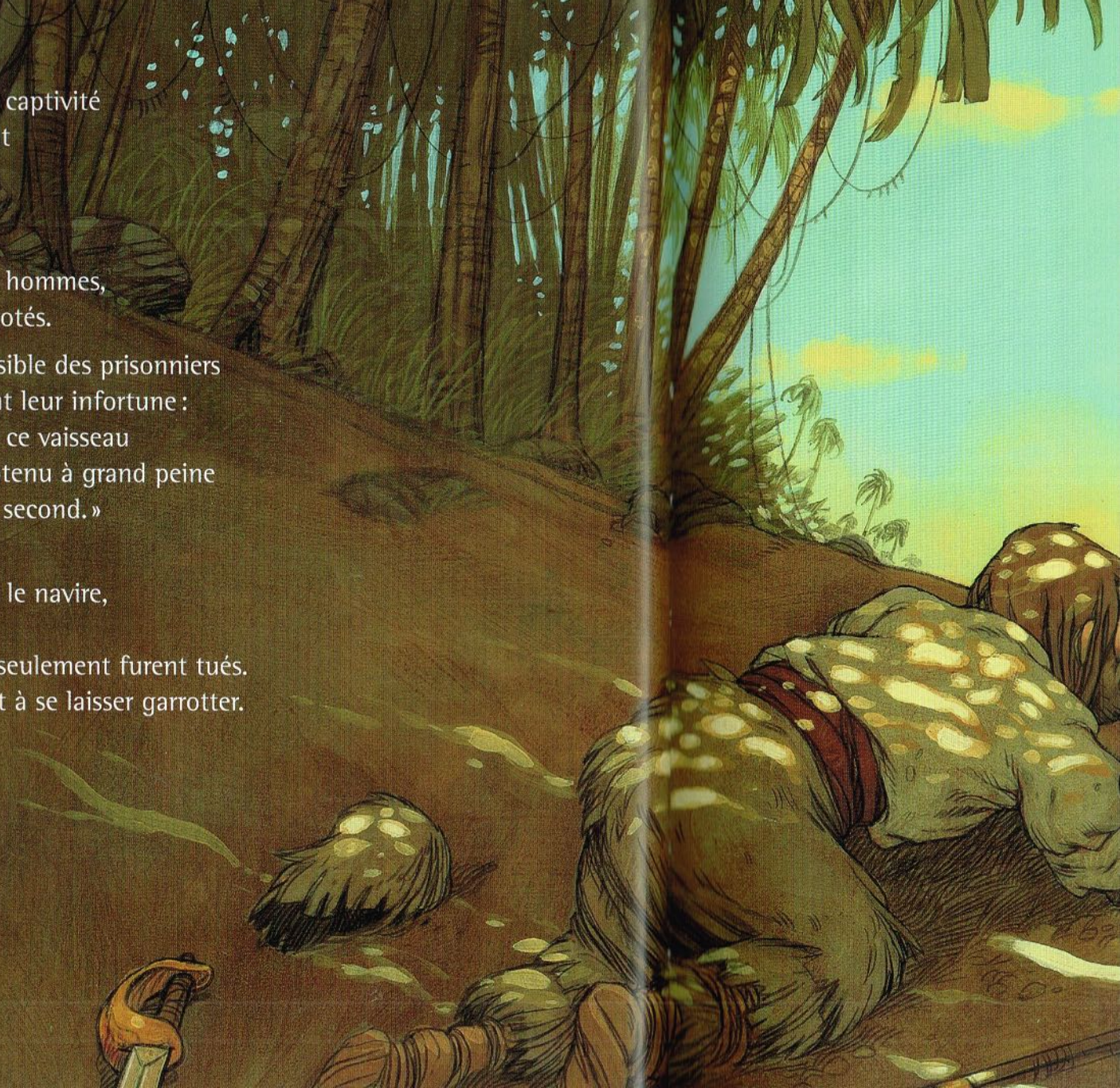




J'étais entré dans la vingt-huitième année de ma captivité quand, un matin, Vendredi vint vers moi en criant qu'une embarcation portait le cap sur mon île. Je reconnus, à n'en pas douter, un bâtiment anglais et une chaloupe anglaise. Quand ils furent sur le rivage, je dénombrai onze hommes, dont je trouvai que trois étaient sans armes et ligotés.

Je me glissai inaperçu aussi près qu'il me fut possible des prisonniers et leur demandai qui ils étaient. Ils m'expliquèrent leur infortune : « Notre infortune, Monsieur ? Je suis capitaine de ce vaisseau et mon équipage s'est mutiné contre moi. J'ai obtenu à grand peine d'être déposé au rivage, avec ce passager et mon second. »

Le capitaine m'ayant donné l'assurance de me transporter en Angleterre si l'on recouvrait le navire, j'équipai les trois hommes de fusils. Des huit matelots qui les accompagnaient, deux seulement furent tués. Les autres implorèrent miséricorde et consentirent à se laisser garrotter.





és.
er.